

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: [6] (1903)

Heft: 7

Artikel: La "Victorieuse"

Autor: Kentzinger, Louis de

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-252827>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA "VICTORIEUSE"

La France, gouvernée par Mme de Pompadour, subissait le joug avilissant de cette capricieuse favorite qui bouleversait l'Etat pour satisfaire son ambition et sa vanité. L'édifice social craquait de toutes parts et l'opposition prenait des proportions effrayantes dans le parlement, dans le clergé, à la Sorbonne, au Châtelet, dans les Etats provinciaux et dans la famille même du souverain. Les abus allaient croissant et l'avenir était gros d'orages. Mme de Châteauroux n'était plus là pour stimuler son apathique amant, ce lascif et égoïste Louis XV. Sous ce roi fainéant, la corruption dissolvait le despotisme; elle aiguiseait la hache de la liberté qui, quelques années plus tard, devait abattre le pouvoir royal. D'incessantes difficultés naissaient sous les pas de ce gouvernement tyrannique qui ne savait rien faire à propos, et de vagues rumeurs faisaient présager une ère nouvelle, c'est-à-dire la seule régénération possible: une révolution!

Pour se soustraire à tout ce bruit, à toutes ces clamours et au désolant spectacle d'une noblesse qui marchait à sa ruine, le baron de Ravilliers, brave et loyal gentilhomme, s'était retiré, après la mort de sa femme, dans les environs d'Hyères, où il possédait une petite propriété. Là, il vivait heureux et tranquille avec sa fille, jeune personne de seize ans, belle et gracieuse comme un de ces admirables portraits dus au pinceau de Watteau.

Indépendamment des quelques voisins que le baron de Ravilliers recevait dans sa modeste maison de campagne, qu'il appelait gairement son manoir féodal, deux personnes étaient admises dans son intimité à titre d'amis. L'une était le fils d'un de ses anciens compagnons d'armes, le chevalier Gaston Desbarres, jeune officier de la marine royale qui passait à Hyères tout le temps qu'il pouvait dérober au service, quand la corvette la *Victorieuse*, qu'il montait, se trouvait en rade de Toulon; l'autre, que l'on désignait sous le nom du capitaine d'Anglade, était un personnage à la physionomie sévère, aux manières hautaines, habilement déguisées, selon les circonstances, sous une politesse froide, parlant peu et attachant toujours sur ses interlocuteurs un de ces regards fixes qui semblent vouloir fouiller dans l'âme de ceux qui en sont l'objet. On ne savait rien du capitaine, sinon qu'il était au service alors que Georges II déchira les traités d'Aix-la-Chapelle, et que commença cette fameuse guerre de sept ans, qui nous coûta le Canada, l'Inde, le Sénégal et la Louisiane. Après nos désastres, il quitta la marine royale et se retira à Toulon. Telle était du moins la version qu'il avait faite au baron, à qui il avait sauvé la vie dans la circonstance assez singulière que nous allons raconter:

Au pied de la grande terrasse dépendante de l'habitation de M. de Ravilliers, il y avait une petite crique dans les falaises où les embarcations pouvaient aborder et séjourner en toute sécurité. Là, le baron avait son canot avec un grément complet, et bien souvent il

se donnait le plaisir d'aller à Toulon par mer. Un jour que le mistral soufflait plus fort que d'habitude, il s'engouffra dans la voile latine de l'embarcation et la mit en lambeaux. Le baron, qui n'avait pas la science nautique infuse, au lieu de démêler immédiatement et de maintenir son embarcation au moyen des avirons et du gouvernail, perdit la tête, et le canot, abandonné à lui-même, chavira. En ce moment une chaloupe, admirablement gréée et montée par huit matelots vigoureux, gagnait le large. Celui qui paraissait la commander aperçut le canot chaviré, se dirigea dessus, et, avec une rare intrépidité, s'élança dans les flots juste assez à temps pour arracher le baron à une mort imminente. A dater de ce jour, M. de Ravilliers considéra comme son fils son généreux libérateur, qui n'était autre que le capitaine d'Anglade.

— Ma maison sera la vôtre, lui avait-il dit en lui serrant cordialement la main, et si un jour je puis vous prouver ma reconnaissance, disposez de moi.

Mlle Marie de Ravilliers, quoique reconnaissante, comme elle devait l'être, d'une action qui lui avait conservé un père, voyait avec peine l'intimité qui en était la conséquence. La jeune fille ne pouvait se défendre d'un mouvement d'effroi chaque fois que son regard rencontrait celui du capitaine.

C'était un bien étrange homme que ce M. d'Anglade. On ne lui connaissait ni famille, ni fortune, ni position, ni titre autre que celui par lequel il se faisait désigner. Quant à le questionner, il n'y fallait pas songer, car, outre un froncement très significatif de ses épais sourcils noirs, il avait une manière si sèche et si brève de répondre à la plus inoffensive interrogation, que l'on était corrigé pour longtemps de ce dangereux défaut qui continue à perdre plus d'une jeune et jolie fille d'Eve. On avait bien hasardé quelques timides commentaires sur le mystère qui semblait envelopper l'existence du capitaine, mais le baron n'entendait pas raillerie sur son sauveur. Il en résulta qu'on se contenta de penser ou de dire bien bas ce qu'on n'osait exprimer tout haut. Que faisait-il? où allait-il pendant ses fréquentes absences qu'il n'expliquait jamais? D'où était-il? qui connaissait la famille d'Anglade. Les questions ne manquaient pas, c'était les réponses qui faisaient défaut. On se perdait en conjectures, en suppositions de toute nature; chacun s'interrogeait du regard, et nul ne pouvait obtenir le plus mince renseignement. Cet homme restait impénétrable.

— Quel bâtiment montiez-vous donc, capitaine, pendant la guerre? lui demanda le jeune officier de marine, un jour qu'en arrivant tous deux de Toulon ils se rencontrèrent dans la grande avenue qui conduisait à la propriété du baron. — Je montais un bâtiment à bord duquel on aimait peu les curieux, chevalier.

— Ah! vraiment; c'est fort drôle! reprit l'officier en ricanant. — Vous trouvez, chevalier? — Mais oui, capitaine; mais oui, continua Gaston sur le même ton

de persiflage. — Et pourquoi, s'il vous plaît? — Eh! parbleu, parce que je monte un navire où on donne des leçons de politesse aux insolents.

La physionomie du capitaine resta impassible. Un sourire méphistophélique se dessina lentement sur ses lèvres et il reprit:

— En quoi consistent ces leçons de politesse, chevalier?

Ce dernier regarda fixement le capitaine.

— En quoi? reprit-il. Tenez, capitaine, le temps est superbe, et si vous voulez venir faire un tour de promenade sur le bord de la mer, nous en causerons.

— Comment donc, chevalier, mais c'est une double fortune pour moi que de m'instruire et de jouir de votre société.

Mlle de Ravilliers, qui se trouvait par hasard à quelques pas de ces messieurs, avait tout entendu. Palpitante d'émotion, elle courut prévenir son père, et le baron rejoignit ses hôtes au moment où ils mettaient flamberge au vent. Grande fut sa colère et grande fut la surprise des deux champions. Ils renégâchèrent et durent promettre de s'en tenir là.

Cette piquante altercation, qui avait failli se terminer par un coup d'épée, n'était pas la conséquence des mœurs d'une époque où, pour un mot, on se coupait la gorge à la clarté du premier réverbère que l'on rencontrait. Un de ces deux hommes était de trop chez le baron de Ravilliers. Faut-il dire pour quoi?

Mademoiselle Marie de Ravilliers réalisait, par sa beauté, cet idéal que rêvent les poètes. Aimable et spirituelle, douce et modeste, elle possédait toutes les qualités précieuses qui, à notre grand regret, se trouvent si rarement réunies chez une seule et même personne, n'en déplaise à la plus belle moitié du genre humain de notre époque. Elle aimait le chevalier, elle en était aimée, et la naïve enfant ne cherchait ni à se défendre de son amour, ni à cacher son bonheur: son pâle et gracieux visage était encore le miroir fidèle de ses virginales émotions. A cet âge peut-on voiler l'éclat de deux beaux yeux, ou dissimuler une subite rougeur à l'approche de l'objet aimé? ces témoignages accusateurs d'un premier amour, ces joies pures de la jeune fille aimante et aimée, ces mille petits riens que les femmes les plus candides et les plus innocentes savent trouver pour dire: je t'aime! étaient autant de coups de poignard pour le capitaine.

C'est que lui aussi aimait secrètement Marie avec toute l'impétuosité d'une passion longtemps contenue, avec toute l'ardeur d'un amour qui se retrempe au feu dévorant de la jalouse. Il cachait donc sous des dehors calmes et froidement polis, une haine implacable contre le chevalier, tandis que ce dernier n'était dominé que par une haine instinctive, par un de ces sentiments répulsifs qui, à la première vue, nous font deviner un ennemi dans celui-là même qui vient à nous le sourire sur les lèvres et en nous tendant la main. L'homme est doué d'un sens moral, c'est-à-dire d'un don de seconde vue, à laquelle il devrait toujours s'en rapporter. Cette puissance que Dieu a mise en nous,

nous fait pressentir ce qu'il ne nous est pas donné d'apercevoir matériellement.

Dès qu'elle eut prévenu le baron de ce qui se passait et qu'elle fut assurée qu'il était parti, la jeune fille alla se placer à une des croisées qui donnaient sur la grande avenue, et là, elle attendit, dans une horrible anxiété le retour de celui que sa craintive imagination lui faisait déjà entrevoir blessé ou mourant de la main du farouche ami de son père; enfin, le chevalier parut, précédant le baron et le capitaine. En voyant Gaston sain et sauf, Marie ne put retenir un petit cri de joie. Honteuse et confuse, elle se retira précipitamment de la fenêtre en portant la main à son cœur, qu'elle sentit bondir dans sa poitrine. La violence de ses émotions était égale à la force de son amour. Quand le chevalier entra au salon, elle lui lança un regard de reproche et prit un petit air boudeur qui était bien gros d'aveux. Gaston s'approcha d'elle, s'empara d'une main blanche et mignonne qu'on lui tendait, et saperçut, à son grand étonnement, que cette jolie main était toute tremblante. Il comprit alors ce qui avait amené l'intervention du baron, et une ineffable expression de tendresse se peignit sur sa physionomie.

(A suivre)

Louis de KENTZINGER.

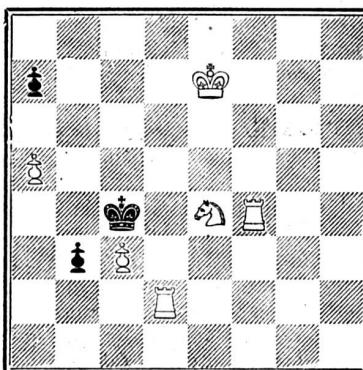
NOS ILLUSTRATIONS

A la source. — Le tableau de E. Munier « A la source » est magnifique comme dessin et sujet, et il est digne de figurer à côté de « La source » d'Ingres, et de « La cruche cassée » de Greuze.

Windsor. — Le magnifique château de Windsor, le séjour favori du roi d'Angleterre, a pris son nom de la petite ville qui se trouve dans le voisinage. Située dans le duché de Berks, la ville de Windsor compte 7,600 habitants. Les environs sont célèbres par de magnifiques forêts.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 6.



Mat en 3 coups.

Solution du problème n° 5 : 1. T — 6CR